

- **M**omo, sois gentil, lui dit sa sœur alors qu'ils arrivent à la maison, essoufflés et vidés après avoir gravi les cinq étages à pied vu que l'ascenseur est de nouveau en panne, va demander à madame Ginette si elle n'a besoin de rien car elle ne sortira pas de chez elle tant que l'ascenseur ne fonctionnera pas.

Madame Ginette habite au septième. C'est la plus ancienne locataire de la cité des Bleuets, où elle est venue habiter il y a quarante ans, alors qu'elle n'est ni arabe ni africaine, elle, mais une vraie Française de France que tout le monde respecte car elle est la mémoire de la cité. Elle en a même été la gardienne, un certain temps, avant

qu'elle ne doive arrêter car les gens devenaient moins civiques, dégradant et salissant ce qu'elle tentait tous les jours de *regrader* et nettoyer. Certains la prenaient pour une assistante sociale, d'autres pour leur femme de ménage. Et même si elle était aimée et respectée de la majorité des habitants de la cité, elle avait fini par capituler devant les menaces de certains petits caïds dont elle gênait les trafics en tout genre. N'empêche que, de son temps, la cité était propre et belle et entretenue, se souviennent les plus anciens avec nostalgie. Aussi propre et belle et entretenue que son appartement, où le moindre grain de poussière n'oserait même pas se déposer sur les meubles encaustiqués à la cire d'abeille et le parquet ciré.

Quand on entre chez madame Ginette, on a obligation de se déchausser comme à la mosquée et de marcher sur des morceaux de tissu en forme de pieds.

Avant, elle vivait là avec son mari et ses enfants. Mais ils ont fini par tous partir, son mari le premier pour aller voir ailleurs si l'herbe est plus verte, comme elle le dit en souriant tristement. Et

maintenant ses enfants, qui ne viennent jamais lui rendre visite. La pauvre!

Ahmed disait :

– Les Français n'ont pas le même sens de la famille que nous. Quand ils n'en veulent plus, ils mettent leurs vieux dans des asiles à viocs pour plus s'en occuper.

Il pouvait parler, Ahmed, du sens de la famille, tiens!

Mais comme le dit madame Rosa dans *La Vie devant soi*, à qui Momo fait bien plus confiance, la famille ça ne veut rien dire, il y en a même qui partent en vacances en abandonnant leurs chiens attachés à des arbres et chaque année trois mille chiens meurent ainsi, privés de l'affection des leurs.

Momo aime bien monter chez madame Ginette.

Son appartement est bien grand pour elle maintenant qu'elle y vit toute seule avec son chat, mais pour rien au monde elle ne le quitterait, ni même la cité où elle a passé pratiquement toute sa vie et qui a certes connu des jours meilleurs mais où, selon elle, il fait toujours bon vivre,

malgré tout et contrairement à ce qu'en disait son mari, parce que l'herbe n'est pas forcément plus verte ailleurs.

Momo comprend tout cela. Il comprend que ce doit être difficile de quitter un endroit où on se réveille chaque matin et on s'endort chaque soir, et que l'on n'ait pas envie d'en bouger quand on y a passé toute sa vie. Sauf que Momo se dit aussi que lui, il la quitterait volontiers, la cité des Bleuets, pour habiter dans une maison comme celle d'Émilie.

Avant, madame Ginette adorait faire des photos. Elle en a plein de la cité, posées un peu partout sur les meubles. Une cité que Momo reconnaît à peine tant, au début, tout semblait effectivement propre et beau.

– Tu sais, mon petit Momo, lui a-t-elle dit un jour, après la guerre il y avait une grave pénurie de logements en France. Il a alors fallu construire dans l'urgence des appartements pour les ouvriers qui vivaient à Paris dans des taudis insalubres. Ensuite il y a eu la main-d'œuvre étrangère entassée dans des bidonvilles qu'il a fallu reloger elle aussi; puis sont arrivés les rapatriés d'Algérie et

les immigrés de partout, vague après vague. Alors, quand on leur a attribué des logements dans des cités comme la nôtre, c'était le luxe pour eux, tu comprends? Ils se sont retrouvés avec des salles de bains, des toilettes, l'eau, l'électricité, le chauffage central... Tout le confort! C'était le bonheur. À l'époque, il n'y avait pas le chômage, la crise. Pendant la journée, la cité se vidait. Les hommes partaient travailler à Paris, les enfants allaient à l'école, il n'y restait que les femmes et les bébés. D'accord, c'étaient de grands immeubles sans beaucoup d'âme mais ce n'était pas la beauté qui primait. Les gens étaient heureux d'y vivre et même fiers. Il y avait des pelouses, des arbres, des fleurs, un centre commercial pas très loin, et une véritable cohésion entre les habitants. Quand sont arrivés les rapatriés d'Afrique du Nord, les gens ont pris l'habitude de se retrouver au pied de l'immeuble, le soir. On s'asseyait sur les marches, on discutait, on buvait le thé, on mangeait des pâtisseries. Il y avait une véritable vie commune, un véritable esprit d'entraide entre les gens. C'est vrai que les jeunes s'y ennuyaient le dimanche parce qu'il n'y avait rien à faire pour

eux ici, le dimanche, mais il y avait les maisons des jeunes qui leur proposaient des activités et puis, pour s'amuser, ils descendaient à Paris. Les choses se sont dégradées petit à petit. Ceux qui en avaient les moyens sont partis pour devenir propriétaires, quand ils le pouvaient, ou locataires ailleurs, dans des endroits plus chic. Mais la situation s'est réellement détériorée quand les générations suivantes, celles qui étaient nées là et n'avaient pas connu la misère des bidonvilles mais juste celle de ces grands ensembles devenus laids et symbole de misère sociale, ont réalisé qu'elles vivaient dans de véritables ghettos dont elles ne pourraient jamais s'échapper. Peu à peu, seuls les étrangers fraîchement débarqués ont accepté de venir s'y installer. Enfin, accepter est un bien grand mot. Ils n'ont pas le choix. Et comme quatre-vingts pour cent d'entre eux n'ont pas la nationalité, ils ne peuvent pas voter et n'ont aucun poids politique ni électoral, alors on nous laisse croupir ici dans notre misère. Mais tu sais, Momo, c'est un peu simple de toujours tout rejeter sur les autres, sur les politiques et tout ça. Ce n'est pas eux qui dégradent, qui salissent, qui

détériorer, qui cassent, qui brûlent. Pour tout ça, nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous-mêmes. Comme on fait son lit, on se couche!

– Mais vous, madame Ginette, pourquoi vous êtes restée, alors? lui a demandé Momo.

– Parce que j'aimais cet endroit. Il y a une époque où mon mari voulait partir... Je ne voulais pas. Il est donc parti sans moi... Et puis, après, je suis restée seule avec les enfants, je n'avais pas les moyens d'aller ailleurs. Tiens, regarde ces photos! Voilà ce que je voyais, alors, de ma fenêtre. Ce n'était ni très laid ni très triste. Maintenant, plus personne ne veut regarder dehors. Chacun reste confiné derrière ses fenêtres, bien caché. C'est presque devenu dangereux de regarder à l'extérieur, des fois qu'on y verrait des choses qu'on ne devrait pas. Avant, on savait tout ce qui se passait chez le voisin. Maintenant, c'est la loi du silence... Mais la pire des plaies qui se sont abattues sur nous ces dernières années est sans nul doute l'intégrisme religieux, l'obscurantisme. Et là, crois-moi, mon petit, on n'est pas sortis de l'auberge. Moi, je me demande même si je ne préfère pas les voyous aux barbus! Avec les premiers,

au moins, on peut discuter. Quant aux filles, les pauvres, ces jolies fleurs obligées de se cacher sous d'informes survêtements gris, je les plains de tout mon cœur.

Momo a alors pensé à la fleur du petit prince qui aurait été effectivement bien laide en survêt.

Et à sa sœur Yasmina aussi qui, comme le disait madame Ginette, ne mettait plus que ça pour aller au collège, alors qu'à la maison elle passait son temps à se maquiller, se coiffer, se parfumer, se pomponner. Mais un jour, Ahmed l'avait rattrapée par le bras alors qu'elle s'appêtait à sortir et l'avait secouée comme un prunier :

– Oh ! Où tu te crois ? lui avait-il craché au visage. T'as pas l'intention de sortir habillée comme ça, quand même !

– Oh, mais ça va pas ! Je suis habillée normalement, lui avait-elle rétorqué en se dégageant.

Au moment où elle franchissait la porte, c'est par les cheveux qu'il l'avait rattrapée avant de la pousser et de l'enfermer à clé dans sa chambre, l'empêchant de se rendre au collège.

Yasmina avait pleuré, frappé à la porte, rien n'y avait fait. Rachid ne l'avait pas supporté. Quitte à

arriver en retard à l'école, Rachida et lui avaient fait un crochet par l'hyper où travaille Fatima et l'avaient prévenue.

Momo ne sait pas ce qui s'était alors passé car il était déjà à l'école mais, le soir, il avait remarqué une grosse marque sur la joue de Fatima et cela lui avait brûlé le cœur.

Le fait est que, depuis, Yasmina ne mettait plus que des survêts.

Un jour, Fatima lui avait fait remarquer :

– Dis-moi, pourquoi tu t'habilles comme ça ? C'est moche.

– Pour avoir la paix avec les garçons, lui avait-elle juste répondu.

Fatima, elle, continuait à s'habiller, se maquiller, se parfumer comme toujours, que ça lui plaise ou pas, à Ahmed.

Momo aime beaucoup écouter les histoires de madame Ginette du temps d'avant. Il aime s'asseoir à côté d'elle sur le canapé devant une limonade et des petits gâteaux qu'elle dispose dans des papiers en dentelle qu'elle confectionne elle-même.

Si madame Ginette est autant respectée, c'est parce qu'elle siège au conseil municipal, qu'elle connaît tout le monde, le maire, les élus, et qu'elle est toujours la première à tout savoir en ce qui concerne la cité.

Et puis, même si elle n'est plus gardienne de l'immeuble, les gens ont conservé l'habitude de venir la consulter pour un oui, pour un non, pour tout, pour rien. Elle fait partie de toutes les fêtes, de toutes les familles, de tous les mariages et de tous les enterrements.

8

Quand Momo monte donc chez madame Ginette, ce jour-là, il est tout étonné de la trouver les yeux rouges et le visage triste.

C'est sans doute à cause de la panne de l'ascenseur, pense-t-il.

– Je suis venu voir si vous avez besoin de quelque chose, madame Ginette, lui dit-il en posant un bout de ses fesses sur le canapé, attendant sa limonade et ses gâteaux dans les papiers en dentelle.

Mais madame Ginette reste assise à ses côtés, sans rien dire et le regard perdu dans le vide.

Oh, là, là ! s'inquiète Momo, j'espère qu'elle n'est pas en train de perdre la tête, elle aussi, comme madame Rosa et monsieur Édouard.

– Quelque chose ne va pas, madame Ginette? se hasarde-t-il à lui demander.

Mais voilà qu'elle se lève et se met à marcher de long en large et en travers dans la pièce.

– Je ne partirai pas d'ici, tu m'entends? finit-elle par exploser tout en évacuant d'une chiquenaude un grain de poussière imaginaire sur le dessus du buffet.

– Je sais, madame Ginette, lui répond Momo. Mais personne veut que vous partiez, non plus.

– Eh bien si, détrompe-toi! Ils veulent que nous partions, tous. Toute notre barre.

– Qui tous?

– Moi, toi, tout le monde.

Momo reste sans voix.

À coup sûr, madame Ginette se met à divaguer, comme madame Rosa, et ça lui fait très peur.

– Je vais aller chercher Fatima! lui dit-il en s'éclipsant.

Il retourne chez lui à toute allure, le cœur en morceaux, se disant que ce n'est pas juste que tous les gens qu'il aime finissent par perdre la tête et disparaître.

C'est en larmes qu'il se jette dans les bras de sa grande sœur.

– Qu'est-ce qui se passe, Momo? s'alarme aussitôt celle-ci, craignant le retour d'Ahmed.

– C'est madame Ginette. Elle n'est pas comme d'habitude, elle dit des choses bizarres.

– Attends, je monte avec toi!

– Non, vas-y toute seule, Fatima. J'ai peur.

– D'accord. Ne bouge pas, je reviens.

Elle enlève son tablier, prend les clés et sort tandis que Momo court se réfugier dans sa chambre qu'il partage avec Rachid.

Chez eux, les filles dorment d'un côté, lui et Rachid de l'autre, et ses parents au salon, sur le canapé-lit. Enfin, juste sa mère, depuis que... Et Ahmed avait une chambre pour lui tout seul. Maintenant qu'il est parti, Fatima aimerait bien s'y installer. Mais sa mère ne veut pas pour le moment, elle dit qu'il reviendra, que ce n'est pas un mauvais garçon, etc.

Momo s'allonge sur son lit et se replonge dans la lecture du *Journal d'Anne Frank* qu'il a presque fini d'ailleurs. Il a beau déjà connaître la fin de l'histoire, il espère comme un fou qu'un

miracle se produise. Parce que les miracles, ça doit bien exister quelque part, non? Mais au fur et à mesure qu'il tourne les pages, l'espoir s'amenuise (*v. pr. Devenir moins important, diminuer*) pour lui, comme pour Anne et les siens.

Il est tellement pris par sa lecture qu'il lui faut du temps pour réaliser que Fatima est redescendue et qu'elle parle d'une voix pleine de colère.

Il se précipite au salon et la trouve en pleine discussion avec sa mère qui se tord de nouveau les mains.

Il craint donc le pire.

– C'est madame Ginette qui ne va pas bien? s'inquiète-t-il.

– Madame Ginette va très bien, Momo, elle n'a pas perdu la tête, rassure-toi. C'est juste qu'elle est sous le coup d'une vive émotion.

– Qu'est-ce qui se passe? demande Momo.

– Il se passe qu'au conseil municipal, hier, ils ont annoncé que les travaux de rénovation de la cité n'allaient pas tarder à commencer et qu'ils avaient pris la décision de faire sauter notre barre.

La mère se met à pleurer bruyamment mais Momo ne comprend toujours pas de quoi il s'agit.

– Explique-moi, Fatima.

– Ils ont pris la décision de démolir complètement notre immeuble. Nous allons devoir partir d'ici, tu comprends?

C'est un cri d'angoisse qu'il laisse échapper:

– Partir? Mais où?

– Partir là où ils nous enverront, sans doute.

– Mais c'est... aberrant (*adj. Qui va contre le bon sens, la vérité, les règles, les normes*). Quand?

– Je ne sais pas, Momo. Mais je sais comment ça s'est passé ailleurs, dans d'autres cités. Ils relogent les gens au fur et à mesure. Et ceux qui ne le veulent pas, ils leur pourrissent la vie. Plus d'entretien de l'immeuble, puis plus de réparations de l'ascenseur, des lumières, plus de ramassage des poubelles... Il paraît qu'ils finissent même par couper l'eau chaude. Ils découragent les gens qui veulent rester. Au fur et à mesure des départs, ils murent les appartements vacants et...

Yasmina qui rentre à ce moment-là semble tout excitée:

– Hé, vous savez quoi? Ils vont démolir l'immeuble! C'est trop fort!

– On sait! soupire la mère tandis que Fatima lance à sa sœur un regard courroucé.

– Ben, vous en faites une tête! C'est plutôt une bonne nouvelle, non? On va pouvoir partir de ce trou.

– Pour aller dans un autre trou? demande Fatima.

– Ben non! Il paraît qu'ils vont reloger les gens dans des maisons neuves, individuelles, même! Tu sais, le grand chantier de l'autre côté du collège... Il paraît que c'est là-bas qu'on va aller.

– Non mais tu rêves, ma pauvre fille! Où as-tu entendu ça?

– C'est mes copines qui me l'ont dit. De toute façon, où qu'ils nous mettent, ce sera toujours mieux qu'ici! déclare-t-elle en faisant éclater son chewing-gum et gagnant sa chambre.

Rachid et Rachida sont déjà au courant, eux aussi, mais ils s'en fichent. Du moment qu'on ne les sépare pas...

– Et qu'est-ce qu'elle t'a dit, alors, madame Ginette? demande Momo.

– Elle a dit qu'elle ne partirait pas, même par la force, et qu'elle était prête à rester dans

l'immeuble, quitte à y mourir... En attendant, il y a une réunion d'information, jeudi soir, à la mairie. Il faut que nous y allions... Il va falloir que les gens de la cité des Bleuets se bougent les fesses, pour une fois, et fassent entendre leurs voix. Je comprends maintenant pourquoi les appartements vacants n'étaient pas reloués. Tout ça était prévu de longue date, apparemment.

Momo ne sait que penser. Ah! si seulement monsieur Édouard était encore là pour le conseiller ou tout simplement trouver une idée qui changerait une nouvelle fois la vie des habitants de la cité des Bleuets...

Et voilà qu'un miracle se produit. Enfin!

Alors qu'il est allongé sur son lit et retourne ses idées dans tous les sens pour les remettre dans le bon ordre, il sent soudain comme une caresse, un souffle au creux de son oreille. Et c'est la voix de monsieur Édouard qui lui murmure :

– Allons, Votre Altesse, quelle est donc cette grande tristesse? Ressaisissez-vous, voyons! Un monarque ne se laisse pas abattre au premier

coup dur. Et pas question ici d'abdication !
(*Abdication*... Ouf, Momo connaît ! C'est son mot n° 44 et, quand il l'avait recopié, il avait aussitôt pensé à son cher grand chambellan.) Je sais que vous avez une peine immense à cause de la perte de votre papa... Votre douleur est légitime et contre elle vous ne pouvez rien. C'est pour cela que je ne suis pas intervenu. Mais en ce qui concerne la réhabilitation de la cité, réfléchissez ! En débarquant avec nos pinceaux, le but n'était-il pas de « réhabiliter » votre lieu de vie ? À chacun ses armes, messire ! À vous les pinceaux, à eux les bulldozers. Mais l'intention est la même. Il est un vieux dicton hébraïque qui dit : « Changer de place, changer de chance... » Ne voilà-t-il pas pour vous et votre famille une belle opportunité de changer de chance ?

La voix s'éteint.

– Ah ! crie Momo machinalement en se redressant sur son lit.

– T'es ouf, ou quoi ? grogne son frère dans le lit au-dessus de lui.

Mais monsieur Édouard a raccroché.

Momo a compris.

Il a compris que, pour la famille Beldaraoui, ce ne serait pas un mal de quitter la cité des Bleuets.

Ils pourraient alors tourner la page, celle qu'ils ont vécue avec leur père, et recommencer une autre vie ailleurs...

Mais il pense à madame Ginette...

Et puis soudain, il pense aussi à Émilie...

S'ils les relogent dans une autre ville, très loin, il ne la verra plus non plus...